

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Cherubino DARANI

Reconnaissance

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1944, tome 42, p. 241-244

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Pour un anniversaire

RECONNAISSANCE

La douleur est une minute,
la raison une existence,
l'amour une éternité.

H. Bordeaux.

Le chemin était long et difficile. Il le savait, c'est pourquoi il l'a choisi. Il a marché à travers mille difficultés, il a surmonté mille obstacles. L'obscurité était grande, la nuit était froide. Il n'a jamais diminué son allure, l'allure de l'homme confiant dans ses forces et dans l'aide de Dieu. Il ne s'est jamais retourné en arrière pour regarder la route parcourue, comme le voyageur fatigué, car, très loin mais toujours plus près, il y avait une lumière qui brillait, la lumière des collines éternelles. C'est le repos qu'avait rêvé l'esprit infatigable de M. le Chanoine Bussard, c'était le prix que le Tout-Puissant donne aux âmes assoiffées de Son amour et de Sa justice. *Euge serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui !* » Jouis du bonheur de ton Maître, de ton Seigneur qui, à plusieurs reprises, est venu te montrer l'aube qui n'aura plus de soir, tandis que, sans cesse, inlassablement, tu travaillais à multiplier tes merveilleux talents. Dans l'instant suprême, en accueillant le sacrifice conscient de ton existence, dans l'intimité incontrôlable de l'esprit et à la présence de l'Ange de ton agonie, tu as certes entendu murmurer la voix ineffable : *Veni, coronaberis... !*

J'ai relu toutes ses lettres, celles qu'il m'écrivit au plus fort de son travail ou de ses souffrances. Chaque phrase fait revivre des souvenirs qui maintenant remontent à la surface de ma mémoire. Ils prennent forme, chair et vie : souvenirs du collège, du service militaire, de l'université. Et la figure de M. Bussard est là devant moi, toute délicatesse et douceur. Il sourit comme autrefois,

comme toujours, et il y a encore, dans son sourire, de l'indulgence pour mes fautes, de la compréhension pour mes faiblesses, un je ne sais quoi de débonnaire, d'attrayant et d'amusé.

Je lis : « Je suis toujours le même : santé chancelante mais cœur vibrant. » Cœur ardent, jamais fatigué par les luttes, toujours enthousiaste, qui souriait à la vie quand elle lui semblait belle et aussi, surtout, lorsqu'elle ne l'était pas, qui souriait au devoir, qui savait sourire même à ses peines.

« Il faut monter toujours, et même s'il arrive que les spectacles d'ici-bas offrent quelque attrait, il importe de les juger à leur exacte valeur... » Toute sa vie est là, dans ces deux mots. « Il faut monter », compris comme un devoir auquel, coûte que coûte, il faut se soumettre ; compris comme un impératif qui régit toutes nos pensées et nos actions. Monter pour ne pas redescendre, non pas comme l'alpiniste qui se contente d'avoir atteint un des sommets les plus hauts, mais comme le héros qui sent le devoir intime et passionné d'atteindre le sommet le plus haut, celui sur lequel il n'y a pas de trace d'un autre pied humain. Comme le héros qui, tout en haut, agite son drapeau de conquérant, bien fort, et crie à ceux qui n'ont pas eu le courage, ou la force, ou l'audace de monter : « Excelsior ! » Encore plus haut, et puis il meurt.

La fleur qui s'ouvre aux premiers rayons de soleil est flétrie par les derniers : elle tombe. Le soleil du lendemain ne fera d'elle que de la poussière. L'homme, lorsque son heure est venue, après que le soleil eût éclairé chaque jour ses misères, commence le voyage de l'éternité. Il a vu la pluie, l'arc-en-ciel, le beau temps. Il a résisté ou bien s'est laissé abattre par les éléments déchaînés, par les changements, par les forces du mal. Le soleil continuera son œuvre dès le lendemain. Il reste de l'homme le souvenir.

Celui que M. Bussard laisse derrière lui est un souvenir de bonté, d'activité, de compréhension et de délicatesse qui ne s'éteindra pas de si tôt dans l'esprit de ceux qui l'ont connu et qui ont bénéficié de son conseil

infaillible, de son affection et de sa charité dans le sens latin et chrétien du mot. C'est pourquoi il ne craignait pas la mort, car il n'y a que ceux qui savent ne rien laisser qui en ont peur.

« Sol chi non lascia eredità d'affetti
poca gioia ha dell'urna... »

Il ne la craignait pas. Tous ses jours l'ont préparée. Elle aurait pu être subite, elle n'aurait pas été imprévue. Vis-à-vis des hommes, vivre en pensant qu'il faudra bien mourir un jour, c'est un tort, une folie, en tout cas pas un mérite. Vis-à-vis de Dieu c'en est un, le plus grand peut-être. C'est ce qui comptait aux yeux de M. Bussard.

Un ancien élève du Collège de St-Maurice, auquel il est resté attaché malgré le temps et l'éloignement, se permet aujourd'hui de joindre son deuil renouvelé à celui du Collège et de l'Abbaye, toujours vivant, à celui des anciens et de tous ceux pour qui le souvenir reconnaissant et la gratitude ne sont pas de vains mots. Je savais que les ressources de la reconnaissance sont inépuisables ; je ne croyais toutefois pas qu'une de ses ressources-là pouvait consister pour moi, vis-à-vis de M. Bussard, dans l'expression dernière de ma douleur, de mon affection et admiration.

Il pleut aujourd'hui et il me semble que l'arc de ciel mélancolique que j'entrevois à travers la fenêtre pleure sur tout l'immense ensemble de misères, de souffrances et de deuils qu'est la terre. Mais je sais qu'il y a aussi de jeunes cœurs qui pleurent pour n'avoir pas pu remplir leur devoir de reconnaissance, dire leur merci, exprimer leur amour.

Je suis un de ceux-là. La fortune, plusieurs fois, nous a été adverse. Elle l'a été surtout en nous privant de la vie toute action, sourire et douleur de M. Bussard. L'adversité ne doit pas nous plier ou nous vaincre, car nous avons appris, avec Lui et par Lui, la vérité du mot d'Alfred de Musset : « Les grandes douleurs n'accusent ni ne blasphèment : elles écoutent. »

Elles écoutent, les grandes douleurs : dernier enseignement, dernier conseil, infaillible, de M. Bussard. Nous l'accueillons et nous nous y soumettons.

Je ne sais pas quand vous êtes né, M. Bussard ; je sais par contre quand vous êtes mort, quand votre sourire a cessé de rayonner votre bonté, quand vos lèvres ont prononcé « votre » dernier amen. C'était la veille de mes vingt-deux ans, l'âge où l'on n'est plus enfant, l'âge où l'on commence à devenir homme. Votre mort marque ainsi ma vie. J'ai dit alors, conscient que j'étais du vide causé par votre perte, de la solitude terrible dans laquelle venait à se trouver mon âme, j'ai dit « mon » amen. Certes, vous l'avez entendu comme vous avez entendu celui des autres, car je ne suis pas le seul qui, vous ayant aimé, l'a prononcé. Il voulait être une prière et un cri de confiance et d'espoir, tel que vous me l'aviez appris lorsque nous nous sommes retrouvés sur le même chemin de la souffrance.

« De profundis clamavi ad te ! »

Je vous ai appelé du fond de ma faiblesse, et vous avez renforcé mon esprit ;

du fond de ma solitude, et vous êtes devenu l'ami de chaque heure ;

du fond de ma tristesse, et vous m'avez appris à sourire ;

du fond de ma misère, et vous avez tout fait pour m'enrichir.

Merci.

Et maintenant, repose en paix, cœur infatigable, dans la paix de ton Dieu qui, sans doute, Lui aussi a déjà dit « Son » amen à ma prière. Faites-nous comprendre, M. Bussard, dites-nous encore une fois que « Dieu ne trouble jamais la joie de ses enfants si ce n'est pour leur en procurer une bien plus grande. »

En campagne, le 31 août 1944.

Cherubino DARANI, stud. jur.